

Kareen De Martin Pinter

**OUBLIE QUE
TU RESPIRES**

Roman

Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud

La dernière goutte

I

MON CORPS ME PARAÎSSAIT plus léger, comme s'il se fractionnait et se volatilisait un morceau après l'autre : les pieds, puis les jambes, et dans les oreilles le bruit de milliers de minuscules bulles qui s'en échappaient. Je commençais à sentir l'air peser sur moi, il soufflait sur mon visage et se glissait dans ma bouche, il me desséchait la gorge et l'intérieur des joues, faisait gercer mes lèvres. Je mastiquais du sel. J'ai serré le volant et lutté contre la respiration, même si je savais que la première erreur à ne pas faire était précisément de se battre. Compter les secondes qui passent, les faire rebondir dans les poumons mortifiés, les changer en tourbillons d'air qui se fauillent entre les côtes et se heurtent à la chair, qui mordent et piquent. Par moments, cette bande d'asphalte creusée dans la roche humide semblait comme en équilibre au-dessus de la mer, posée sur le vide. Quelque chose a attiré mon attention vers les rochers, une lumière, peut-être le reflet de quelqu'un qui plongeait ; mes yeux ont tout passé au crible, mais je n'ai rien trouvé. J'ai vidé mes poumons en expirant de plus en plus longuement et profondément, jusqu'à sentir que je n'avais plus besoin

d'inspirer. Alors, je me suis mis à souffler de plus en plus vite, jusqu'à tordre ma cage thoracique. Enfin, j'ai cessé de respirer. J'avais chaud, mon front était perlé de sueur. Les morceaux de mon corps m'ont alors été rendus. J'ai ralenti. Arrivé au supermarché, je me suis garé et je suis descendu de voiture, les poumons toujours figés. Ce n'est qu'à l'intérieur, quand le froid m'a fait cracher un dernier gargouillis d'air, que j'ai repris mon souffle. Si Maurizio avait su que j'étais dans un lieu climatisé, je ne sais pas ce qu'il m'aurait fait. J'ai pris quelques produits dans les rayons et j'ai fait la queue, mes achats dans les mains. J'ai sursauté de froid. Lorsqu'on atteint le haut niveau, le succès dépend d'une multitude de facteurs : l'alimentation, de bonnes nuits de sommeil, l'hygiène, la chaleur, le froid, la trempe, les anticorps, les pensées, les spasmes, un rêve, un refrain qui résonne soudain dans votre tête, un souvenir. Je savais que chaque mouvement de mon esprit était susceptible d'imprimer une ombre sur ma respiration et, cette fois-là, les images ont éclaté dans ma tête, puis j'ai perdu l'équilibre. J'ai heurté le chariot de la personne qui patientait derrière moi, bégayé des excuses et tendu la main pour me rattraper à quelque chose, mais il n'y avait rien à quoi se rattraper. J'étais ailleurs, au cœur d'un passé qui s'insinuait dans le présent, je sentais l'aiguille du temps percer ma peau. D'où venait ce souvenir ? Je me tenais à une nappe qui glissait, j'ai senti que je tombais. Le monde entier s'est éteint autour de moi et, quand j'ai émergé, j'étais dans la cuisine de mon enfance, je devais avoir dix ans. Mon frère Giovanni, qui avait un an de plus que moi, était là lui aussi. Un dîner

normal, la soupière au milieu de la table, le pain, le saucisson, l'air salé qui entrait par la fenêtre ouverte. Notre mère. Je n'ai pas connu mon père, disparu alors que je flottais encore dans le ventre de ma mère. J'avais Giovanni, c'est lui que j'imitais. Lorsque nous étions petits, nous nous défiions à l'apnée. Dans le village, il n'y avait pas grand-chose à faire, on se baignait donc tous les jours. J'avais juré à Giovanni que tôt ou tard je battrais le record de Piero. Je devais juste m'entraîner. Piero était le plus fort, il remontait à la surface de longues secondes après les autres, parmi les gerbes d'eau, les applaudissements et les hurlements portés par les vagues. On allait même au large pour organiser de vraies compétitions. Ça n'intéressait guère Giovanni et il ne s'en cachait pas. Il réussissait sans forcer. Moi, j'avais du mal, je devais transpirer pour suivre les deux autres. Un soir à table, je voulais l'impressionner, j'avais décidé de rester deux minutes sans respirer et j'ai retenu mon souffle, mon orgueil suspendu aux aiguilles de la pendule. Chaque seconde qui passait, j'entendais mon cœur battre tel un tambour au ralenti, l'écho de la pulsation envahissait mes oreilles, il résonnait à l'intérieur comme quelqu'un qui frappe pour sortir d'on ne sait où. Une minute s'est écoulée sans que je m'en aperçoive. J'avais déjà cessé plusieurs fois de respirer pendant une minute, mais après ces soixante secondes le monde a commencé à s'éloigner de plus en plus. Je tenais un verre d'eau à la main, je n'aurais pas su dire pourquoi, je l'avais simplement oublié, et je l'ai maladroitement laissé tomber sur la table. Ma mère m'a regardé d'un air agacé.

Puis son agacement s'est changé en effroi, elle s'est approchée de moi, m'a secoué et a essayé de me parler, elle avait dû voir mes poumons immobiles, mon abdomen plat, et m'a demandé ce que j'avais, si c'était l'estomac, tout en me soulevant du sol de quelques centimètres pour pouvoir mieux me secouer. Un gringalet de huit ans muet et privé d'air. Vingt et un, vingt... Mon frère s'est levé d'un bond, renversant sa chaise, et il a voulu me saisir lui aussi, incapable de décider si c'était un pari ou un malaise. Des mots crus m'ont ramené au supermarché. Une femme d'une soixantaine d'années s'est avancée et a poussé son chariot devant un jeune homme. Elle a prétendu qu'elle était devant lui et qu'elle regardait simplement quelque chose. Il lui a répondu de travers et le ton est monté, puis elle a poussé un coin de son chariot contre la hanche du jeune homme. J'ai senti mon souvenir s'estomper. Si j'avais eu à choisir, je n'aurais eu aucun doute : la femme était arrivée après, il aurait dû passer le premier. Dans une compétition d'apnée, les règles sont claires, il y a un arbitre et des profondimètres. On sait ce qu'on doit faire et comment, ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Le jeune homme a fait un pas en arrière et m'a effleuré. L'espace d'un instant, j'ai été en contact avec sa peau. Même lorsqu'ils nagent en banc compact, les poissons ne se touchent jamais, ai-je songé. Ils possèdent un organe sensoriel qui leur permet de rester à bonne distance les uns des autres. J'ai examiné ma main pour y chercher une trace d'humidité, car je me sentais mouillé. J'ai aussi tâté mon pantalon, mais il était sec. Quand tout le monde s'est remis à attendre dans le